

échevelée, me suppliait de ne point perdre un moment, que son frère avait un choléra des plus violents. Comme il logeait dans mon voisinage, en une minute j'étais auprès de lui avec ma menthe poivrée. Le confrère irlandais était vraiment dans des tortures cholériques, les symptômes allaient en augmentant à vue d'œil, et il n'y avait pas un instant à perdre.

Cependant, voulant m'assurer si ces étrangers resteraient bien avec moi jusqu'au bout, s'ils s'en rapporteraient bien à moi, et s'ils ne finiraient pas par demander un autre médecin de leur langue, ce dont ils ne se gênent guères, je voulus, dis-je, m'assurer de ma position, et leur demander tout net s'ils s'étaient bien décidés à faire ce que je leur demanderais; si je pouvais me fier à leur obéissance, en tout; que ce n'était qu'à cette condition que j'entreprendrais de soigner leur frère, et de le guérir. Ces deux sœurs intéressantes s'empressèrent de me répondre: sauvez notre frère, commandez, docteur, nous sommes sous vos ordres.

Je commence à faire boire à mon homme un verre à patte d'eau de menthe distillée avec un peu de sucre blanc, que je répète à toutes les 10 minutes; je le fais étendre sur un matelas, par terre, et je me mets en frais de le couvrir: une, deux, trois couvertes me sont apportées. J'en demande encore, et on m'en apporte; je lui en mis jusqu'à dix-sept sur le corps! Mon chirurgien, tout le temps, hurlait à la force du terme; je ne lui avais laissé que le visage à l'air; j'étais